

Les enquêtes de Maximime et Vincent

12 - Stéphane joue au maitre



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.

*Cette histoire est une pure fiction.
Toute ressemblance avec des faits réels ou ayant existé
n'est que pure coïncidence. Tout recours est exclu.*

Dans les textes, il y a des fautes volontaires.

C'est ma signature ?

*Je trouve que l'on ne respecte pas assez
les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?*

*Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.*

© Jean-Charles Conus

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

Photo libre de droits : Pixabay.com

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Vincent s'est bien remis de l'incident de Aarau.
C'est vrai qu'il y a chaque fois des risques.
Après Aarau et Berne, il fallait encore aller débattre
dans le Jura, à La Chaux-de-Fonds. Cette dernière
affaire avait été rondement menée et le résultat
était alors bien différent de tous les précédents.

Malgré avoir été une nouvelle fois le sujet de
ce sacré Stéfane Dafflon, Maximme avait un autre
avis sur ce personnage qui hante ses journées.
Le célèbre cambrioleur avait du coeur et il l'avait
démontré dans des affaires qui ne lui ont rien
rapporté, ou si peu. Cette fois, il avait aidé au lieu
de voler, mais à sa manière très personnelle.

Vincent n'était pas étonné, et il a même suggéré à
Maximme que c'était peut-être une bonne passe,
ou une mauvaise passe si l'on considère que
Stéfane n'a rien eu en retour. Aurait-il changé ?

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 1 : Le coup de feu

Quelque part... tranquille dans sa chambre, soudain, Raymonde prête l'oreille. Par deux fois, un bruit se fait entendre, assez net pour le détacher des bruits qui forment le grand silence de la nuit, mais si faible qu'elle ne saurait dire s'il était proche ou lointain, s'il venait de l'intérieur du château ou de l'extérieur.

Doucement, elle se lève. Sa fenêtre était entrouverte. Elle en écarte les battants. La clarté de la lune reposait sur un calme paysage de pelouse et de bosquets où les buissons se découpent comme des silhouettes tragiques. Un peu d'air flottait à la surface des choses, glissant à travers les branches immobiles, mais agitant les feuilles.

Et soudain, le même bruit... C'était vers sa droite et au-dessous de l'étage d'où elle était, par conséquent, dans les salons de l'aile sud du château.

Bien que vaillante et forte, la jeune fille sentait l'angoisse de la peur. Elle passe ses vêtements de nuit et prend sa lampe de poche...

... : Raymonde... Raymonde...

Une voix faible comme un souffle l'appelait de la chambre voisine dont la porte était restée béante. Elle s'y rend à tâtons, lorsque Suzanne, sa cousine, sort de cette chambre et s'effondre dans ses bras...

S: Raymonde... c'est toi ?... tu as entendu ?

R: Oui... tu ne dors donc pas ?

S: Je suppose que c'est le chien qui m'a réveillée... il y a longtemps... mais il n'aboie plus.
Quelle heure peut-il être ?

R: 4 heures environ...

S: Écoute... on marche dans le salon...

R: Il n'y a pas de danger, ton père est là...

S: Mais il y a du danger pour lui... il dort à côté dans le petit salon...

R: Monsieur Delaval est aussi là...

E: À l'autre bout du château... comment veux-tu qu'il entende ?

...

Elles hésitaient, ne sachant à quoi se résoudre. Appeler ? Crier au secours ? Elles n'osaient pas, tant le bruit même de leur voix leur semblait redoutable, mais Suzanne qui s'était approchée de la fenêtre étouffe un cri...

S: Regarde... un homme près du bassin ?

...

En effet, un homme s'éloignait d'un pas rapide. Il portait sous le bras un objet d'assez grandes dimensions dont elles ne pouvaient distinguer la nature, et qui, en ballotant contre sa jambe, contrariait sa marche. Elles le voient qui passait près de l'ancienne étable et qui se dirigeait au nord de la propriété. Passé les buissons, l'homme disparaît subitement, et puis elles n'entendaient plus rien...

S: Il venait du salon...

R: C'est bien possible, l'escalier est sous nos fenêtres... à moins que...

...

Une même idée les secoue. Elles se penchent. Au-dessous d'elles, une échelle était dressée contre la façade et s'appuyait au premier étage. Une lueur éclairait le balcon de pierre. Un autre homme qui portait aussi quelque chose enjambe ce balcon, se laisse glisser le long de l'échelle et s'enfuit par le même sentier...

S: "Appelons ?... Appelons au secours ?..."

R: Qui viendrait ? Ton père... et s'il y a d'autres hommes et qu'on se jette sur lui ?

S: On pourrait avertir les domestiques...

R: Oui... oui... peut-être, c'est une idée...
Pourvu qu'ils arrivent à temps ?

...

Raymonde cherche près de son lit le téléphone et presse du doigt le bouton 9. Une sonnerie se fait entendre dans la partie nord du château.

Elles attendent. Le silence devenait effrayant, et la brise venue du lac n'agitait plus les feuilles des arbustes...

S: J'ai peur... j'ai peur...

Et, tout à coup, dans la nuit profonde, au-dessous d'elles, le bruit d'une lutte, un fracas de meubles bousculés, des exclamations, puis, horrible, sinistre, un gémissement rauque. Raymonde bondit vers la porte. Suzanne s'accroche désespérément à son bras...

S: Non... ne me laisse pas... j'ai peur ?

Raymonde la repousse et s'élanche dans le corridor, suivie de Suzanne qui chancelait d'un mur à l'autre en poussant des cris. Elle parvient à l'escalier, dégringole de marche en marche, se précipite sur la grande porte du salon et s'arrête net, clouée au seuil, tandis que Suzanne s'affaissait à ses côtés.

En face d'elles, à trois pas, il y avait un homme qui tenait une lampe de poche en main. D'un geste, il la dirige vers les jeunes filles, les aveuglant de lumière.

Il regarde longuement leurs visages, puis sans se presser, avec des mouvements calmes, il prend sa casquette, ramasse un chiffon de papier et des brins d'herbe, efface des traces sur le tapis, s'approche du balcon, se retourne vers les jeunes filles, les salue et disparaît.

Suzanne court au petit salon qui séparait le grand salon de la chambre de son père. Mais dès l'entrée, un spectacle affreux la terrifie. À la lueur oblique de la Lune, elle aperçoit au sol deux corps inanimés, couchés l'un près de l'autre...

S: Père ?... Père ?... C'est toi ?... Qu'est-ce que tu as ?

Au bout d'un instant, le comte Michel remue. D'une voix brisée, il répond...

G: Ne crains rien... je ne suis pas blessé... et Delaval ?, est-ce qu'il vit ?, le couteau ? Le couteau ??

...

À ce moment-là, deux domestiques arrivent avec des lampes torches. Raymonde se jette devant l'autre corps et reconnaît Jean Delaval, le secrétaire et homme de confiance du comte. Sa figure avait déjà la pâleur de la mort.

Alors elle se lève, retourne au salon, prend un fusil qu'elle savait chargé, et va sur le balcon.

L'individu ne pouvait pas être bien loin.

Elle l'aperçoit, en effet, qui longeait le long du garage. Elle épaula, vise tranquillement et fait feu.

L'homme tombe...

H: Ça y est ? ça y est ?, on le tient celui-là ?

J'y vais ?

A: Non, Hector, il se relève ? ... Descends l'escalier, et file vers le lac. Il ne peut que se sauver par là...

...

Hector s'est hâté, mais avant même qu'il ne soit dans le parc, l'homme était retombé. Raymonde appelle l'autre domestique...

R: Albert, vous le voyez là-bas ? À droite ?

A: Oui, il rampe dans l'herbe... il est fichu...

R: Surveillez-le d'ici ?

A: Pas moyen qu'il échappe. Il y a la haie qui finit au lac...

R: Et Hector garde la zone à gauche...

A: N'y allez pas, Mademoiselle ?

R: Si, laissez-moi... il me reste une cartouche...
S'il bouge...

...

Raymonde sort. Un instant après, Albert la voit qui se dirige vers le fond de la propriété.

Il lui crie de la fenêtre...

A: Il s'est trainé derrière les buissons.

Je ne le vois plus... attention, Mademoiselle...

...

Raymonde a couru de toutes ses forces pour couper toute retraite à l'homme. Albert la perd de vue.

Au bout de quelques minutes, ne la revoyant pas, il s'inquiète, et, tout en surveillant le garage, au lieu de descendre par l'escalier, il s'efforce d'atteindre l'échelle.

Quand il a réussi, il descend rapidement et court droit vers le lac où l'homme lui était apparu pour la dernière fois. Il voit Raymonde qui cherchait...

A: Eh bien ?

R: Impossible de mettre la main dessus ?

A: Aurait-il plongé ?

R: Ma foi, mais c'est bien risqué ?

A: Il faut alerter les voisins ?

R: Oh ?, son affaire est sûre... d'ici 10 minutes, il est à nous, le bandit ?

...

Le voisin et son fils, réveillés par le coup de fusil, arrivaient de la maison dont leurs bâtiments s'élevaient plus loin, mais à la hauteur du garage, et dans leur course, ils n'avaient rencontré personne...

A: Parbleu, non ?, le gredin n'a pas pu s'en aller par le lac... on le dénichera bien quelque part ?

H: Et l'autre, par le nord ?

A: Lui doit déjà être bien au chaud...

...

Ils organisaient une battue méthodique, fouillant chaque buisson, surveillant les ondulations du lac qui était muet tant il était calme puisque la brise avait cessé un temps plus tôt.

On s'assurait même que la maison du jardinier était bien fermée et qu'aucune fenêtre n'était brisée.

On visitait tous les coins et recoins de la propriété et de celle des voisins. Les recherches ont été vaines.

La seule découverte était à l'endroit où l'homme était tombé, blessé par Raymonde, on ramassait une casquette de chauffeur, en cuir. Sinon, rien.

...

À 6 heures du matin, la gendarmerie genevoise de Versoix était prévenue et se rendait sur les lieux, après avoir envoyé par exprès à l'Hôtel de Police de Genève une note relatant les circonstances du crime, la capture imminente du principal coupable, la découverte de son couvre-chef et du poignard avec lequel il avait perpétré son forfait.

À 10 heures, deux automobiles arrivaient au 306 de la route suisse à Céligny, là où campait le joli château. L'une contenait l'agent d'instruction accompagné de son greffier. Dans l'autre, un modeste cabriolet, deux jeunes reporters représentaient le Journal de Genève.

Le château apparut tout de suite sur leur gauche avec sur la droite, la maison du jardinier et le garage du propriétaire. La route principale était désormais cachée par une haie des buissons bien épaisse. Entre deux s'étalait un parterre de gazon qui s'apparenterait à une sorte de parcours de golf. Au passage, entre le château et les arbres sur la droite, on apercevait le lac.

L'allée et l'entrée étaient faites d'un sol en pavés. Devant le grand escalier était dessiné un jeu de marelle, à moins que cela soit une sorte de boussole. C'est ici que vivaient le comte Michel avec sa fille Suzanne, jolie et frêle créature aux cheveux blonds et sa nièce.

La nièce Raymonde habitait aussi là, car le comte l'avait recueillie deux ans auparavant lorsque la mort simultanée de ses parents laissa Raymonde orpheline.

L'existence était calme et singulière au château. Quelques voisins y venaient de temps à autre. L'été, le comte menait les deux jeunes filles presque chaque jour à Genève. Il était un homme de taille élevée, de belle figure grave, aux cheveux grisonnants. Très riche, il gérait lui-même sa fortune et surveillait sa propriété avec l'aide de son secrétaire Jean Delaval. Il avait encore des employés.

Dès leur entrée, l'agent d'instruction recueille les premières constatations de l'agent qui avait enquêté tout le matin. La capture du coupable, toujours imminente, d'ailleurs, n'était pas encore effectuée, mais on surveillait toutes les issues entre les routes et le lac, et ce, de Crans à Founex. Une évasion était impossible.

La petite troupe se rend au salon. Aussitôt, l'ordre parfait est remarqué. Pas un meuble, pas un bibelot qui ne parait occuper sa place habituelle, et pas un vide parmi ces meubles et ces bibelots.

De part et d'autre étaient suspendus de magnifiques tableaux avec des personnages. Au fond, quatre belles toiles dans leurs cadres représentaient des scènes mythologiques.

C'étaient de célèbres tableaux de Rubens légués au comte Michel, par son oncle maternel.
L'agent d'instruction observe...

Jo: Si le vol était le mobile du crime, en tout cas, ce salon n'en a pas été l'objet ?

Gr: Qui sait ?

...

Le greffier parlait peu, mais toujours dans un sens contraire aux opinions du juge...

Jo: Voyons, le premier soin d'un voleur aurait été de déménager ces tableaux dont la renommée est universelle ?

Gr: Peut-être n'en a-t-il pas eu le loisir...

Jo: C'est ce que nous allons déterminer...

...

À ce moment-là, le comte Michel entra, suivi du médecin. Le comte, qui ne semblait pas ressentir l'agression dont il avait été victime, souhaite la bienvenue aux deux magistrats.

Puis il ouvre la porte de sa chambre. La pièce, où personne n'avait pénétré depuis le crime, sauf le docteur, offrait, à l'encontre du salon, le plus grand désordre.

Deux chaises étaient renversées, une des tables démolie, et plusieurs autres objets, une pendulette, un classeur, une boîte de papier à lettres gisaient sur le sol. Et il y avait du sang à certaines des feuilles blanches éparpillées.

Le médecin écarte le drap qui cachait le cadavre. Jean Delaval, habillé de ses vêtements ordinaires et chaussé de bottines, était étendu sur le dos, un de ses bras repliés sous lui.

On avait ouvert sa chemise, et l'on apercevait une large blessure qui trouait sa poitrine...

Dr: La mort a dû être instantanée... un coup de couteau a suffi ?

Jo: C'est sans doute le couteau que j'ai vu sur la cheminée du salon, près d'une casquette ?

CM: Oui, le couteau a été ramassé ici. Il provient de la panoplie du salon d'où ma nièce a arraché le fusil. Quant à la casquette de chauffeur, c'est évidemment celle du meurtrier...

...

l'agent a étudié encore certains détails de la pièce. Il a posé quelques questions au docteur, puis il a prié Monsieur Michel de lui faire le récit de ce qu'il avait vu et de ce qu'il savait.

Voici comment le comte s'est exprimé...

CM: C'est Jean Delaval qui m'a réveillé. Je dormais mal, d'ailleurs, et j'avais l'impression d'entendre des pas, quand tout à coup, en ouvrant les yeux, je l'ai aperçu au pied de mon lit, sa lampe à la main, et tout habillé comme il l'est actuellement, car il travaillait souvent très tard dans la nuit. Il me semblait très agité, et il me dit à voix basse: "Il y a des gens dans le salon." En effet, j'ai alors perçu du bruit. Je me suis levé et j'ai entrebâillé doucement la porte. Au même instant, la porte qui donne sur le grand salon était poussée, et un homme est apparu qui a bondi sur moi et m'a étourdi d'un coup de poing. Je vous raconte cela sans aucun détail, car ces faits se sont passés avec une extraordinaire rapidité...

Jo: Et après ?

CM: Après, je ne sais pas... quand je suis revenu à moi, Delaval était étendu là, mort...

Jo: À première vue, vous ne soupçonnez personne ?

CM: Personne...

Jo: Avez des ennemis ?

CM: Je ne m'en connais pas...

Jo: Monsieur Delaval n'en avait pas non plus ?

CM: Delaval ?, un ennemi ?

...

CM: C'était le meilleur type qui soit. Depuis vingt ans qu'il était mon secrétaire, et, je puis le dire, mon confident, je n'ai jamais vu autour de lui que de la sympathie et de l'amitié...

Jo: Pourtant, il y a eu escalade, il y a eu meurtre, il faut bien un motif à tout cela...

CM: Le motif ?, mais c'est le vol, purement et simplement ?

Jo: On vous a donc volé quelque chose ?

CM: Rien...

Jo: Mais alors ?

CM: Alors, si l'on n'a rien volé et s'il ne manque rien, on a du moins emporté quelque chose...

Jo: Quoi ?

CM: Je l'ignore, mais ma fille et ma nièce vous diront, en toute certitude, qu'elles ont vu successivement deux hommes traverser le parc, et qu'ils portaient d'assez volumineux fardeaux...

Jo: Ces demoiselles...

...

CM: Ces demoiselles ont-elles rêvé ?, je serais tenté de le croire, car, depuis ce matin, je m'épuise en recherches et en suppositions...

...

On fait venir les deux cousines dans le grand salon. Suzanne, toute pâle, tremblait encore, elle pouvait à peine parler.

Raymonde, plus énergique et plus virile, plus belle aussi avec l'éclat doré de ses yeux bruns, raconte les événements de la nuit et la part qu'elle y avait prise...

Jo: Votre déposition est-elle catégorique ?

R: Absolument, les deux hommes qui traversaient le parc emportaient des objets ?

Jo: Et le troisième ?

R: Il est parti d'ici les mains vides...

Jo: Sauriez-vous nous donner un signalement ?

R: Il n'a cessé de nous éblouir avec sa lampe. Tout au plus dirai-je qu'il est grand et lourd d'aspect...

Jo: Est-ce ainsi qu'il vous est apparu ?

S: Oui... ou plutôt non... moi, je l'ai vu de taille moyenne et mince...

...

L'agent sourit, habitué aux divergences d'opinion et de vision chez les témoins d'un même fait. Nous voici donc en présence d'un individu qui est à la fois grand et petit, gros et mince et de deux individus que l'on accuse d'avoir enlevé des objets... qui s'y trouvent encore.

L'agent ne détestait ni la galerie ni les occasions de montrer au public son savoir-faire, ainsi que l'attestait le nombre croissant des personnes qui se pressaient dans le salon.

Aux journalistes s'étaient joints le voisin et son fils, puis le personnel du château et les deux chauffeurs. L'agent reprend...

Jo: Il s'agirait aussi de se mettre d'accord sur la façon dont a disparu ce troisième personnage. Vous avez tiré avec ce fusil, Mademoiselle, et de cette fenêtre ?

R: Oui, l'homme atteignait le grand frêne, avant les buissons...

Jo: Mais il s'est relevé ?

R: À moitié, seulement. Hector est aussitôt descendu pour parer l'accès au lac. Je l'ai suivi, laissant ici notre domestique Albert...

...

Albert, à son tour, fait sa déposition, et l'agent conclut...

Jo: Par conséquent, d'après vous, le blessé n'a pas pu s'enfuir par le lac, puisque votre camarade surveillait la plage, ni par le nord, puisque vous l'auriez vu traverser la pelouse. Donc, logiquement, il est, à l'heure actuelle, quelque part dans la partie sud...

A: C'est ma conviction...

Jo: Est-ce la vôtre, Mademoiselle ?

...

... suite dans le récit complet...

JCC